

Sarah BERTI



Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Marie-Pierre UENTEN

2002

Sarah Berti, à en croire l'Écho de la Haute Senne, serait née une plume à la main.

Animatrice du Centre culturel de Rebecq, elle confirme, avec la publication de deux essais, des nouvelles et, enfin (!) un roman, son attachement à la culture, à l'écriture en particulier.

À moins de trente ans, l'écrivaine (comme on dirait au Québec) s'ouvre une belle carrière. Son roman d'amour (le titre est éloquent : *Un amour...*) connaît un beau succès. Selon la formule consacrée : un auteur à suivre.

Biographie

Sarah Berti, 27 ans (en 2002), est originaire de Rebecq, dans le Brabant wallon. Animatrice au Centre culturel de Quenast (Rebecq), elle réalise une foule de projets à l'attention des enfants et des adolescents. Danse, théâtre, dessin, écriture... Toutes les disciplines artistiques l'intéressent. Mais l'écriture occupe une place tout à fait particulière. «Je ne me souviens pas n'avoir jamais écrit» explique-t-elle «j'avais six ans lorsque je reliais moi-même mon premier roman qui faisait vingt pages! J'aime observer les gens, me demander à quoi ils pensent et parler des sentiments.» La passion des mots et de la littérature ne l'ont pas quittée. Roman, nouvelles, pièces de théâtre, essais...

Portée par un imaginaire fécond, son style est fait de simplicité et d'efficacité. Elle va toujours à l'essentiel. Librement.

Voici son credo d'écriture : «Écrire c'est mettre des mots sur des silences. C'est bâtir par-dessus les abîmes et s'y pencher, pour ressentir le monde. Je suis née avec des cascades de mots à l'intérieur, alors je les laisse couler, tout simplement».

L'Anthologie des Écrivains du Brabant wallon lui consacre plusieurs pages (40 Écrivains du Brabant wallon par eux-mêmes, 2006, Editions Mols).

Bibliographie

- ***Un aller simple, cinquante ans d'intégration italienne à Rebecq***, essai, en collaboration avec Christophe Berti, Rebecq, 1977.
- ***Le Château des Italiens***, essai, en collaboration avec Christophe Berti, aux éditions Luc Pire, 2000. Ce livre a été primé par le Parlement de la Communauté française en septembre 2000.
- ***Mon Vendredi***, nouvelle, prix des lecteurs de la Libre Belgique et prix de la RTBF dans le cadre de la «Fureur de lire» 2000.
- ***Un amour...***, Éd. Mols, Collection *Autres sillons*, 2001.
- Le premier bruit, nouvelle.
- ***Qui a tué Mamie Grababelle?***, roman, Éd. Mols, 2002, coll. Autres sillons.
- ***Classe story***, roman, Éd. Mols, 2004, coll. Autres sillons.
- ***Casa nostra***, nouvelles, Éd. Mols, 2008.

Les livres

Un roman

Un amour...

Célia aime Matti.

Il cherche la femme de sa vie, alors elle cherche avec lui, au risque qu'il trouve et s'en aille, loin d'elle.

Quand Nina débarque dans la petite ville, belle, décalée, c'est tout l'été qui s'avance, avec ses promesses et ses solitudes. Tant d'espoir encore.

Et pendant que Nina brûle les regards, un homme étrange s'installe à l'auberge pour y semer des rêves sous le soleil.

Alors, les cœurs se réveillent. Et s'il suffisait d'y croire?

À Combes-la-Ville, les destins s'entrecroisent, à la recherche d'un bonheur, d'une seconde infinie où le temps s'arrête, d'un amour...

Une nouvelle

Mon Vendredi, nouvelle, prix des lecteurs de la Libre Belgique et prix de la RTBF dans le cadre de la «Fureur de lire» 2000.

«Je raconte l'histoire d'une dame âgée qui a toujours vécu soumise, déprimée et se sentant inutile. Elle n'avait jamais vraiment eu la possibilité de s'exprimer. À titre d'exemple, il y a quarante deux ans que, tous les vendredis, son mari indique sur la liste des commissions les mots «lapin» et «pruneaux». Ce vendredi là, comme tous les vendredis, elle se rend donc au supermarché. C'est alors qu'un hold-up a lieu qui va complètement la transformer».

Deux essais

Un aller simple, cinquante ans d'intégration italienne à Rebecq

Profitant du cinquantième anniversaire du protocole d'accord italo-belge officialisant l'arrivée massive d'ouvriers italiens en Belgique, les auteurs se sont intéressés à l'histoire des immigrés de la péninsule qui ont débarqué, en 1946, dans les carrières de Quenast. Ce livre est un recueil de témoignages qui se veut simplement une petite trace écrite d'un phénomène marquant. Quelques pages pour ne pas oublier le passé.

Cet ouvrage a suscité l'intérêt de l'asbl tubizienne «Les Amis du Château» qui a demandé aux deux auteurs de relater l'histoire de l'immigration italienne à Clabecq.

Le Château des Italiens

Ce livre est l'œuvre commune des 32 familles italiennes venues en 1947 travailler aux forges de Clabecq, à Tubize, en Belgique.

Leurs enfants, représentés par l'asbl «Les Amis du Château», ont voulu, quelque cinquante ans plus tard, leur rendre hommage.

Ce livre comprend deux grandes parties. L'une est l'ensemble de ces tranches de vie et de souvenirs, issues de la mémoire italienne, recomposée dans les interviews des descendants des 32 familles par les auteurs de l'ouvrage. L'autre est la situation de cette immigration dans le Brabant wallon, dans l'Histoire et dans l'avenir.

Ce livre a été primé par le Parlement de la Communauté française en septembre 2000 pour le meilleur ouvrage à l'usage des enseignants et de l'éducation permanente.

Extraits

Lou marche dans la ville, conquérante, immensément belle. Reine. Elle sait qu'un jour elle partira pour Hollywood, le champagne, les bains moussants, les paillettes. Elle est réaliste, elle sait que cela ne sera pas simple, comme vie, qu'elle devra lutter contre les tentations, se méfier, tout contrôler. Que des rapaces viendront, pour la dépouiller, profiter d'elle, et puis l'alcool, et la drogue, et les amants névrosés. Alors elle se prépare, consciencieusement, elle choisit déjà ses réponses aux interviews, les couleurs de ses robes pour les oscar, et elle marche, chaque jour, pour s'entraîner, pour trouver l'allure.

Elle dira qu'elle aime les oiseaux, leur chanson cristalline dans les matins brumeux, oui, elle est un peu poète, cela aussi elle le leur dira. Et qu'elle a peur d'enlever le bouchon de la baignoire, si elle n'est pas sortie du bain, et qu'elle craint les orages et les aspirateurs. Et que oui, elle croit au grand amour, et alors ?



Il est venu là, comme avant. Simplement en rentrant, elle l'a trouvé sur le divan, endormi. Alors Célia s'est agenouillée près de lui et elle a posé la tête contre son ventre, juste une seconde, sans le réveiller, juste pour le sentir encore. Mais elle avait trop mal, beaucoup trop. Il n'est pas heureux. Elle le voit. Et elle ne peut pas l'aider.

- *Tu devrais t'en aller, Matti, il est tard.*
- *Céli ?*
- *Oui, il est déjà onze heures.*
- *Oui.*
- *Tu vas bien, Mat ?*
- *Moi ? Oui.*

Et puis encore :

— *Oui.*

— *Il est tard.*

— *Tu crois que les gens peuvent changer ?*

— *Non. Non, je ne crois pas.*

— *C'est ce que je pense aussi.*

Il s'assied, les cheveux encore en bataille, les paupières gonflées. Elle le dévisage, une moue aux lèvres, comme elle sait faire.

— *Tu ne dors pas beaucoup ces derniers temps.*

— *Non, pas beaucoup.*

— *C'est bien de dormir. Cela soulage, ça rend les choses moins difficiles.*

— *Toi, ça va ?*

Il a dit ça timidement. Il sait qu'elle dira oui. Et elle le dit :

— *Oui.*

Célia toute vivante, encore pleine de l'air du dehors, Célia qui rentre tard, il ne sait pas d'où. Célia avec un autre, peut-être. Non. Il ne veut pas. Alors il se lève pour reculer, avant de la prendre dans ses bras. Il s'assied sur une chaise basse, loin. Il la regarde ôter ses chaussures, les abandonner au hasard, se blottir sur le divan vide et mettre ses yeux dans les siens. Les gens ne changent pas.

— *Je ne sais pas où j'en suis.*

— *Je sais.*

— *J'ai beaucoup réfléchi, ces derniers jours.*

— *Tu réfléchis trop.*

— *Il faut que je sache.*

Célia s'enroule dans la couverture, elle ferme les yeux. Célia, belle.

— *Je vais essayer de dormir. Reste encore un peu.*

— *D'accord.*

— *Quand je dormirai, tu t'en iras.*

— *Oui.*

Il fait comme elle a dit. Il attend qu'elle s'endorme et il s'en va. Il voudrait tout recommencer, la rencontrer dans la rue pour la première

fois et tomber amoureux d'elle, puis apprendre à l'aimer, à vivre à ses côtés, à vivre d'elle. Comme elle a toujours vécu de lui. Mais cela ne s'est pas passé ainsi. Il lui a dit ce jour-là qu'il cherchait la femme de sa vie, puis plus tard que ce n'était pas elle, que ce ne serait jamais elle. Qu'il était désolé. Elle a voulu rester, chercher aussi. Il a pensé qu'elle se laisserait, qu'elle ne comprenait pas. Mais il l'aimait déjà tant. C'est difficile d'être heureux. On se fait tant de mal.

Célia qui dort, paisible, et les étoiles là-haut qui lui rappellent qu'il est déjà tard, que les années passent vite, qu'il se réveillera un jour avec le regret, avec le désespoir. Qu'il doit faire les bons choix parce qu'il n'a pas le temps. Personne ne l'a.



Il l'a emmenée au restaurant et lui a offert une bague. Manuela avait sorti sa plus jolie robe, fleurie, avec un grand châle rouge datant de son mariage. Elle avait même passé du temps devant son miroir, à s'arranger au mieux, à compter ses rides et ses cheveux blancs. Mais elle s'est trouvée jolie, comme dans la lettre qu'il lui a glissée sous la porte de la chambre l'autre jour. Une bien belle lettre, avec des mots savants. Personne ne lui avait jamais envoyé de lettres avant.

Lou a accepté de s'occuper de l'auberge, en échange d'une promesse pour son piercing et Manuela a cédé. En se sentant un peu perdante tout de même, vu qu'Hubert ne mangerait pas là, forcément, et que la belle étrangère n'apparaissait qu'à un repas de temps à autre, pour se montrer. Personne ne savait bien où elle passait ses journées, quand Matti travaillait. S'il travaillait encore.

Hubert a mis son costume gris croisé, et beaucoup de gomina sur la tête. Il s'est parfumé fort peu discrètement. Il a été fort galant, tout au long du repas, champagne, petits plats relevés, bague au final. Vraiment, une bonne soirée. Quand ils sont rentrés à l'auberge, Matti et Nina étaient assis l'un à côté de l'autre, leurs deux visages tournés vers la rue, épaule

contre épaule, comme naufragés. Hubert s'est penché sur Manuela et il l'a embrassée, très doucement, effleurant ses lèvres molles. Puis elle est montée se coucher, seule. Et il s'est assis dans la salle à manger, pour rédiger des documents. Manuela lui a dit que Pablo avait convaincu le vieux Mariano d'acheter un terrain, et qu'elle-même avait discuté avec deux ou trois femmes, plutôt six, au marché, qui se faisaient fort d'amener leurs maris le lendemain à l'auberge, pour signer l'affaire.

Oui, une bonne soirée.

Un amour..., pp 138 à 145.

Cinquante ans après, quelle identité?

La première génération d'Italiens a vécu le départ de la terre natale comme un véritable arrachement. Jacques Brel disait : *« Il n'est pas difficile de vivre dans un nouveau pays, ce qui est difficile c'est de quitter le sien »*. Ce ne sont pas les premiers Italiens arrivés à Clabecq qui contrediront le poète belge.

Comme beaucoup d'autres, Gino a quitté Bergamo en 1946, sans trop se douter qu'il emmènerait sa patrie avec lui, dans son cœur. Pourtant, *« aucun argent ne peut compenser la nostalgie de ne plus voir le ciel azur et le soleil qui brille sur nos montagnes. Pendant la guerre, j'ai dit que je m'en irais dès que je pourrais de ce pays. Alors, mon ami a ouvert les bras et a dit : qui voudrait partir d'un paradis comme celui-là? Je sais aujourd'hui qu'il avait raison... »*.

Domenico faisait lui aussi partie des premiers convois pour Clabecq. Même s'il vit en Belgique depuis plus de cinquante ans, il se sent toujours Italien. Comme il le dit si bien, *« là où on est né, c'est autre chose »*.

Tous ont un jour rêvé de rentrer là-bas, dans ce pays baigné de soleil dont ils gardaient l'image comme un trésor. *«Ma mère rêvait de retourner en Italie. Elle préparait ses vacances un an à l'avance. Le seul but de l'année était de partir deux mois là-bas»*, nous raconte Giuseppina. Sa belle-sœur Anita tient le même discours : *«Mes parents ont toujours épargné, ils avaient même commencé à faire construire une maison. Malheureusement, mon père est décédé avant d'avoir pu en profiter»*.

Ces souvenirs sont restés très présents dans la mémoire des enfants du Château, qui ont grandi au milieu de cette nostalgie. *«Chaque année, nous explique Nelly, nous partions en Italie faire les vendanges. Mon père rêvait de rentrer au pays. Il avait son idée : acheter un âne et s'occuper des vignes»*. Il n'a jamais pu réaliser son rêve.

Pourtant, le temps s'est déposé lentement sur ces songes-là, les recouvrant d'oubli. Des enfants sont nés, qui petit à petit ont enraciné leurs parents sur le sol belge. Domenico nous explique que le retour en Italie est possible *«quand les enfants sont tout petits, pas après. À 76 ans, qu'est-ce que j'irais faire là-bas? Je n'y connais plus personne»*. Car le problème est bien là, l'Italie ne les a pas attendus, elle aussi a changé. *«Ma mère disait : là-bas on est des étrangers»*, se souvient Nelly. Philomena est du même avis : *«Retourner là-bas? Non, ça ne me dit rien. Je n'y ai plus d'attaches, plus de famille proche»*. *«Le fossé est devenu trop grand»*, conclut Romolo.

Tous ont un jour compris qu'ils ne rentreraient plus, qu'ils garderaient l'Italie pour les vacances, les souvenirs, pour ses chansons et son bon vin, mais qu'ils vivraient ici, dans leur pays d'adoption, auprès des leurs, de cette famille dont ils sont si fiers et pour laquelle ils ont tant donné. Oui, ils resteront ici parce que, résume Adèle, *«ici il y a mes gens»*. Un peu aussi parce qu'ils ne sont pas trop sûrs que cette Italie veuille encore d'eux, après cinquante ans d'exil. Gino nous raconte tristement comme son pays lui manque : *«Alors, j'ai demandé une sépulture là-bas, près du Lac de Garde, mais on m'a dit que ce n'était pas possible, sauf si je mourais en Italie. C'est la plus grande absurdité, que de nier un Italien émigré, de l'empêcher de rentrer chez lui, même mort...»*.

La deuxième génération vit moins ce déchirement. Bien sûr, chacun se sent Italien au fond du cœur, mais tous ont construit leur vie en Belgique. *« Quand on m'ennuie, raconte Bruno, je dis que je vais retourner dans mon pays, mais mon pays c'est ici ! »*. Et c'est un sentiment assez partagé, même si le cœur penche toujours un peu plus du côté des montagnes. Thérèse, l'épouse de Vittorio, nous a parlé de son mari qui est resté très Italien : *« Il pleure encore quand il arrive en Italie »*. *« Je me sens Italien, dit Domenico, même si je me fais un jour Belge sur le papier, je serai toujours Italien ! »*. Les femmes italiennes ont un avis un peu moins tranché, peut-être parce qu'elles éprouvent moins le besoin de s'affirmer soit Belges soit Italiennes, et qu'elles se disent plus facilement façonnées à demi par chacune de ces deux cultures. Giuseppina résume le sentiment de ses amies : *« Je me suis fort épanouie en Belgique, ma vie est ici. Pourtant, j'essaie de garder une certaine tradition italienne, de la transmettre à mes enfants »*. De toute façon, un sentiment, ça ne s'explique pas. *« C'est étrange, explique Anita, je suis chez moi ici et là-bas. Quand je passe la frontière et que j'arrive en Italie, on dirait que je rentre chez moi. Quand je reviens en Belgique et que je repasse la frontière en sens inverse, j'ai le même sentiment »*. Et puis, ce qui compte, ce n'est pas la nationalité, ce n'est pas la couleur d'une carte d'identité. *« Belge ou Italienne, je suis toujours moi, je suis pareille, nous dit Alba, j'ai beaucoup souffert quand mes beaux-parents m'ont obligée à renoncer à ma nationalité italienne, ils n'avaient pas le droit de me demander ça »*.

Malgré cette double identité, ou peut-être grâce à elle, chacun reste très fier du parcours accompli, tout en gardant une grande humilité par rapport à cette réussite. Presque tous en attribuent le mérite à leurs parents car *« pour des gens qui avaient peu de bagage intellectuel, il fallait le faire !, s'exclame Giuseppe, pour nous les enfants, l'immigration ce n'était qu'un jeu. Pourtant, venir ici m'a permis de réussir ma vie »*. Romolo ajoute : *« Je voudrais moi aussi rendre hommage à mes parents, c'était un pas difficile à franchir. Il fallait un sérieux courage pour tout quitter à 57 ans et venir dans un pays inconnu. Nous ne les remercierons jamais assez »*.

Et, au rang des hommages, la Belgique n'est pas oubliée. Les Italiens de Clabecq parlent des Belges comme de gens de cœur, qui les ont accueillis et aidés. Il faut dire que beaucoup d'immigrés ont rencontré l'amour dans notre royaume. C'est le cas par exemple de Franco, le frère d'Adèle, «*Je voudrais dire merci à ma terre d'accueil. Elle m'a donné ma femme qui m'a donné mes enfants et petits-enfants*», ou de Romolo à qui nous laisserons le mot de la fin, «*Aujourd'hui, je me sens parfaitement heureux. Je pense avoir réussi ma vie privée et ma vie professionnelle. J'ai eu la chance merveilleuse de tomber sur une femme qui m'a donné tout cela et trois enfants incroyables qui sont le reflet de notre fierté*».

Le Château des Italiens, pp. 64 et 65.

Extraits de presse

Textes concernant le roman *Un amour...*

«Une grande douceur nuance cette peinture des douleurs amoureuses : Sarah Berti semble aimer ses personnages. Et si ceux-ci ne sont pas méchants, c'est qu'ils sont les jouets d'une sorte de fatalité – que dénonce dans le texte une phrase répétée à plusieurs reprises : «C'est comme ça.» (...) Cette douceur et ce fatalisme se traduisent, au niveau littéraire, par une écriture simple et dépouillée, sans aspérités. Les phrases sont courtes, blanches, souvent nominales, écrites au présent. Les paragraphes, très brefs, passent abruptement d'un personnage à un autre. (...)

Ainsi se dessine une certaine vision de l'amour : celui-ci s'impose aux êtres avec simplicité, sans phrase, sans profondeur autre que lui-même, mais il se cogne parfois à la réalité et provoque alors la souffrance. (...)

(Laurent Demoulin in *Le Carnet et les Instants*,
n°121, 15 janvier au 15 mars 2001)

«Sarah Berti se forge une écriture semée de tendresse et de poésie (...) qui raconte une histoire aux clartés et orages qui font cligner des yeux. (...)

Cherchant des phrases cousues d'or pour raconter le désir, la générosité, les rencontres pas comme les autres, le vertige d'être amoureux, ceux qui restent et ceux qui passent, Sarah Berti se trouve une voix bien à elle. À découvrir.»

(Pascale Haubruge in *Le Soir*, 16 novembre 2001)

«Roman d'une apparente légèreté à première vue, l'œuvre de Sarah Berti se révèle, au fil de la lecture, d'une profondeur et d'une pertinence peu ordinaires. (...)

De petites touches successives cernent les personnages sans détours : certains sont doués d'une grande lucidité, d'autres d'une généreuse capacité à aimer jusqu'à s'oublier (...).

(Sophie Sivine in *Le Petit Tram* n° 292, mars 2002)

Un amour...

Tel est le titre du premier roman de Sarah Berti, publié aux Éditions Mols. L'animatrice du Centre culturel de Rebecq est véritablement née une plume à la main. «*Je ne me souviens pas ne jamais avoir écrit*», explique cette jeune femme de 27 ans, qui a rédigé son tout premier roman à l'âge de six ans. «*Il faisait 20 pages et je l'avais relié moi-même*». Depuis lors, tous les styles y sont passés : poèmes, pièces de théâtre, nouvelles, chansons, essais...

Les Éditions Mols se sont intéressées à Sarah Berti à la suite de la publication d'une de ses nouvelles. «*J'ai participé au concours «Passages», dans le cadre de La Fureur de lire, organisée par la Communauté française*», relate-t-elle. «*J'ai remporté deux prix et ma nouvelle a été publiée dans un journal. Peu de temps après, les Éd. Mols m'ont appelée pour me dire qu'elles voulaient absolument éditer mon premier roman*». Sarah Berti est déjà coauteur de deux essais, rédigés avec son cousin journaliste Christophe Berti, sur l'Histoire des premiers immigrants italiens à Quenast et à Tubize, au Château des Italiens.

«***Un Amour...***», disponible dans toutes les bonnes librairies, décrit les relations humaines. «*J'adore observer les gens et je me demande toujours à quoi ils pensent*», explique l'écrivain. «*Et j'aime parler des sentiments*».

Outre sa passion pour l'écriture, Sarah Berti s'intéresse aux enfants. Elle a créé une troupe de théâtre «Les P'tits Mômes» qui propose régulièrement des spectacles, tous écrits par l'animatrice évidemment. Elle donne en outre cours de théâtre dans toutes les écoles primaires de Rebecq. Sans compter les cours de danse, de chant, d'expression corporelle... Et les stages de vacances. Mais son rêve serait de devenir

écrivain à temps plein, pour pouvoir partir à l'étranger et rédiger des histoires imprégnées d'une atmosphère plus exotique. En attendant, Sarah Berti planche déjà sur un autre roman, où il est question de meurtre...

(I.R.P., in *Écho de la Haute Senne*)

Que d'amour ! Le premier roman de Sarah Berti en déborde. C'est sans doute pour cela qu'il s'intitule *Un Amour...*

Animatrice au Centre culturel de Rebecq, cette jeune femme de 27 ans est une passionnée d'écriture depuis sa plus tendre enfance.

«*Je ne me rappelle pas ne jamais avoir écrit !*», indique-t-elle. «*À 6 ans, j'ai rédigé un premier roman de 20 pages. Et plus tard, je faisais les rédactions de toute la classe.*»

Nouvelles, poésies, chansons, pièces de théâtre... Sarah Berti touche à tout. Elle est déjà l'auteur, avec son cousin journaliste Christophe Berti, de deux essais sur l'Histoire des immigrés Italiens à Clabecq et à Quenast.

«*L'an dernier j'ai participé au concours Passage de la Communauté française et j'ai remporté les deux prix*», relate Sarah Berti. «*Ma nouvelle est parue dans le journal et a été remarquée par l'éditeur Mols.*»

Qui est véritablement tombé amoureux du style de l'écrivain et voulait à tout prix éditer son premier roman.

Dans toutes les librairies

«*Chacun peut y trouver ce qu'il veut*», souligne l'animatrice. «*J'observe souvent les gens et me demande toujours à quoi ils pensent. Ils sont ma principale source d'inspiration. J'aime parler des sentiments.*»

Sarah Berti s'intéresse aussi beaucoup aux enfants. Elle a mis sur pied voici quelques années des cours de théâtre dans les six écoles primaires de Quenast.

Cela a commencé avec sa troupe des *P'tits Mômes*. Les enfants qui avaient participé au premier spectacle avaient tellement évolué qu'une directrice de l'école de Quenast a voulu intégrer les cours de théâtre dans le programme scolaire.

«*Je propose en outre de nombreux ateliers tout au long de l'année*», ajoute Sarah Berti. «*Plus d'une centaine d'élèves participent au cours de*

danse et je donne aussi des cours de chant et d'expression corporelle. Sans oublier le Journal des enfants.»

Même si le contact avec les petits la ressourcent véritablement, elle rêve néanmoins de devenir écrivain à temps plein.

«*J'aimerais pouvoir partir à l'étranger pendant plusieurs mois pour ressentir et décrire l'atmosphère particulière de certaines régions*», avoue la jeune femme. «*Qui sait ? Peut-être écrirai-je un jour un best-seller...*»

La Rebecquoise est bien partie pour y arriver. Son imagination est intarissable. Le prochain roman en vue parle d'un meurtre et des relations entre les habitants d'un même immeuble vus à travers les yeux d'un enfant...

En attendant, *Un Amour...* est vendu dans toutes les bonnes librairies.

Nadia Chater, *La Dernière Heure*, 26 décembre 2001.